

Notre compréhension se heurte donc à une sorte de tache aveugle mentale, un trou noir cognitif. Tout plutôt qu'un «homme invisible», semblent penser les personnages! Là où manque le matériau visuel, la propriété d'être visible, on ne perçoit pas une absence de visible, mais un vide que l'on remplit de notions plus familières: la présence d'une intention, d'un agent, d'une volonté abstraite.

Le récit entier repose sur cette particularité de la cognition humaine. Wells nous prive de tout accès direct à sa créature. Tout ce que l'on en sait provient des témoignages d'autres personnages ou du narrateur. Cette astuce est qualifiée par le critique Frank McConnell de «quarantaine narrative» et même d'«effet spécial» au sens cinématographique. La présence de l'homme invisible dépend toujours d'éléments extérieurs qui le trahissent, en dessinent les contours, en révèlent le passage, comme autant de «truquages». L'homme invisible devient ainsi un paquet qu'il porte, ou ses vêtements, lesquels sont souvent utilisés en guise de sujet, par exemple: «La robe de chambre vint sur lui à grand pas.» Les chiens le reniflent et la neige au sol révèle ses traces de pas; la neige tombante, tout comme la pluie, la brume, la boue, la poussière et les fumées de charbon, dévoilent ses contours.

Il est également rendu visible «de l'intérieur»: «Je jeûnais, car manger, me remplir l'estomac d'aliments qui ne seraient pas tout de suite assimilés, c'était redevenir visible, et d'une façon grotesque.» Un autre «effet spécial» particulièrement saisissant est de le voir fumer!

Wells prend un malin plaisir à exploiter ce filon prodigieux. Quand Griffin s'exprime, il est souvent désigné simplement comme «une voix», et quand on l'attaque, il disparaît purement et simplement de la scène. La plupart de ses actions sont traitées au passif, comme s'il n'existait pas, et même comme s'il devenait lui-même les objets qu'il manipule.

Tout ce que l'on «voit», ce sont des objets soudain doués d'une agentivité, d'une subjectivité propre... *L'Homme invisible* fonctionne comme une démonstration scientifique des principes régissant notre appareil perceptif. Loin de s'arrêter à la surface visible des choses, celui-ci va un pas plus loin en reconstruisant et interprétant les causes cachées derrière ce qui est vu.

Après s'être préoccupé du versant du public et de ce que disent ses réactions face à *L'Homme invisible*, Wells passe de l'autre côté du miroir en examinant les relations entre la perception et la moralité du point de vue du personnage lui-même. Le tyran, en effet, selon la *Politique*

L'INVISIBILITÉ À TRAVERS LES ÂGES

Le classiciste américain Arthur Stanley Pease a répertorié nombre d'occurrences du phénomène d'invisibilité à travers l'histoire. Dans l'Antiquité, l'invisibilité impliquait la divinité, le passage de la mortalité à l'immortalité. Tout comme les dieux invisibles pouvaient parfois se montrer aux hommes, les hommes, surtout les héros, pouvaient parfois se soustraire à la vue des autres. De même avec l'essor des monothéismes, et lors du Moyen Âge, l'invisibilité n'était jamais «juste» l'invisibilité. La visibilité du corps s'imposait comme une limitation,

une contrainte physique et basement matérielle qui empêchait les héros d'entrer dans la légende.

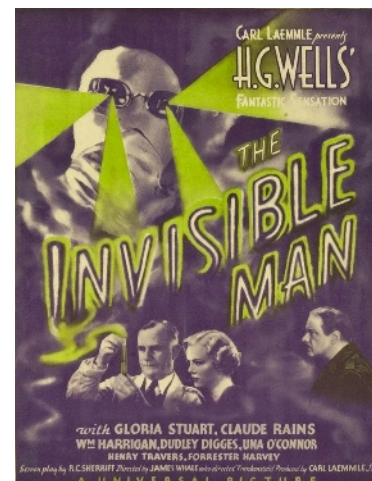
Le phénomène accompagnait toujours des histoires d'âmes perdues, de revenants et d'apparitions, d'êtres liés à des puissances occultes ou des divinités, et impliquait la capacité d'observer les hommes à leur insu, la possibilité de se tirer de situations difficiles et de se dissimuler quand on le souhaitait, ainsi qu'une mobilité illimitée, souvent proche de la téléportation.

Mais dans tous les cas, l'invisibilité menait à la sainteté, à la divinité, à la

légende; l'invisibilité était égale à la négation de la mort, en somme.

Si les potions magiques, les capes, les pierres, les casques, les anneaux, et les formules permettant de se rendre invisible n'ont pas manqué dans les mythes de nombreuses cultures, Wells fut le premier à examiner le phénomène en tant que tel – l'invisibilité pour ce qu'elle est –, plutôt que comme un simple moyen d'atteindre un but ou une démonstration de divinité ou de sainteté. En d'autres termes, et c'est là toute la nouveauté qu'apporte la science-fiction, il fut le premier à prendre l'invisibilité au sérieux.

L'invisible n'est jamais
« juste » invisible.
Il s'agit toujours de
quelque chose d'autre,
d'un pouvoir surajouté,
d'une force agissante
en deçà du monde réel



98

d'Aristote, est celui qui rend son peuple en permanence visible, tout en se soustrayant lui-même à la vue d'autrui. C'est bien ce que permet l'invention de Griffin : être invisible introduit le corollaire de pouvoir voir sans être vu.

LE FANTASME D'IMPUNITÉ

Qui n'a jamais rêvé de ce pouvoir-là ? Griffin ne se prive d'ailleurs pas de l'exploiter pour s'amuser, révélant ses tendances machiavéliques. « J'avais une tentation folle de plaisanter, de faire peur aux gens, de leur taper sur l'épaule, d'envoyer promener des chapeaux, afin de m'ébattre en mes avantages exceptionnels. »

Le pouvoir d'échapper à la perception d'autrui semble entraîner un désir de domination. « J'étais invisible et je commençais seulement à me rendre compte de l'avantage extraordinaire que me donnait cette qualité. Ma tête fourmillait déjà de projets insensés et merveilleux que je pouvais dès lors mettre à exécution impunément. »

Et c'est bien cette équation entre invisibilité et impunité qui se pose comme le problème principal du roman, au-delà de la question purement perceptive. Sommes-nous moraux simplement parce que nous gardons un œil les uns sur les autres ? Que reste-t-il de notre humanité quand nous sommes soustraits au regard de l'autre ?

Dans le livre II de *La République*, Platon utilise l'invisibilité pour illustrer une discussion sur la valeur intrinsèque de la justice. « Accordons à l'homme juste et à l'homme injuste un même pouvoir de faire ce qu'ils souhaitent ; ensuite, accompagnons-les et regardons où le désir de chacun va les guider. [...] Il faudrait leur donner à tous les deux les capacités [...] de Gygès le Lydien. »

Ce Gygès (ou son ancêtre, selon les interprétations) a découvert un jour, dans une crevasse, un anneau d'or. Le passant à son doigt, il s'est rendu compte qu'il pouvait se rendre invisible à volonté. Fort de ce nouveau pouvoir, Gygès le simple berger s'est arrangé pour séduire la reine et tuer le roi, et devenir ainsi le premier tyran de l'Antiquité.

Dans le dialogue de Platon, Glaucon argumente que quiconque serait en possession de l'anneau agirait comme Gygès. Socrate finit toutefois par convaincre Glaucon que « l'âme doit accomplir ce qui est juste, qu'elle ait ou non en sa possession l'anneau de Gygès ».

À cet égard, Griffin révèle rapidement son vrai visage. « En fait, cette invisibilité n'est bonne que dans deux cas : elle est utile pour la fuite, elle l'est aussi pour l'approche. Elle est donc particulièrement utile pour tuer. » Il s'agit pour lui d'établir ce qu'il appelle un « Règne de la Terreur ». Son discours devient de

plus en plus décousu, dévoilant une évidente mégalomanie, des tendances homicides et une paranoïa grandissante: «La ville est sous ma domination, à moi, et je suis la terreur! Ce jour est le premier de l'an 1 de la nouvelle ère, l'ère de l'homme invisible. Je suis Invisible I^{er}.»

Néanmoins, de nombreux indices indiquent que Griffin flirtait avec la notion du mal avant sa découverte. Manquant d'argent pour poursuivre ses recherches, il n'avait pas hésité à voler son propre père, et n'a pas montré le moindre remords quand celui-ci s'est suicidé. À ce moment de son existence, Griffin est déjà sérieusement perturbé: sa solitude est complète et la vie ordinaire lui paraît complètement vide.

Chez lui, le fantasme d'invisibilité ressemble de près à une sorte de suicide social: «Disparaître! Il n'y avait que cela», confie-t-il. De marginalisé, il a perdu sa propre substance vitale et morale, le monde lui-même lui semblait irréel et dénué de tout intérêt, et finalement il est devenu, comme un aboutissement logique de sa névrose, littéralement invisible. Griffin est en outre un ambitieux éperdu de reconnaissance, ce qui lui cause mille tourments: «Pour l'ambition, pour l'orgueil, de quel prix est une place où il ne vous est pas permis de vous montrer?»

pareilles conditions: «En descendant l'escalier, la première fois, j'avais trouvé une difficulté imprévue: je ne voyais pas mes pieds; je trébuchai à deux reprises.»

Si ne pas être vu par autrui conduit à un sentiment d'impunité, l'incapacité à se voir soi-même pourrait favoriser une absence de honte et de remords, une incapacité à s'autoexaminer, et devenir un frein à l'introspection. Et c'est bien ce qui semble se produire chez Griffin: n'ayant plus de corps visible, il n'est plus que pure intention, un esprit agissant incapable de réflexion sur lui-même. Il n'est plus que ce que les autres voient en lui: un fantôme.

Fidèle à sa réputation d'anticipateur et de prophète de la modernité, Wells, à travers cette fable *a priori* fantaisiste, a su non seulement identifier certains principes fondamentaux de la psychologie de la perception et de la philosophie morale, mais il a également décrit les prémices d'un monde qui deviendra obnubilé par l'hypervisibilité, la sécurité et la surveillance, et négligera du même geste les drames de l'invisibilité sociale.

VOIR, ÊTRE VU ET SE VOIR

La morale de *L'Homme invisible* va donc plus loin que Platon. Le regard d'autrui est sans doute fondateur dans le développement de la moralité et dans nos motivations quotidiennes, mais décider de faire le mal simplement parce que personne ne peut nous voir ne dépend en rien de facteurs perceptifs. La délibération morale précède la tentation de commettre l'injustice, qui est donc indépendante du regard de l'autre.

Wells ajoute que l'impunité en tant que telle a pour effet de nous couper du monde social. Le voyeurisme, l'espionnage, les manigances, les trafics demandent de la discrétion, mais précisément cette discrétion est déjà en elle-même une coupure du contrat social, un retrait de l'ordre commun. Quand Gyges active son anneau magique, il ne devient pas seulement invisible, il devient *de facto* asocial. Et choisir la clandestinité, quel que soit le pouvoir que l'on en retire, ne cesse jamais d'être un handicap.

Signalons encore que l'homme invisible ne peut pas se voir lui-même, et songeons par exemple à la difficulté de se mouvoir dans de

— L'auteur —

> **Sebastian Dieguez**
docteur en neurosciences,
travaille au Laboratoire
de sciences cognitives
et neurologiques de l'université
de Fribourg, en Suisse.

— À lire —

- > **R. Bowser**, Visibility, interiority, and temporality in *The Invisible Man*, *Studies in the Novel*, vol. 45(1), pp. 20-36, 2013.
- > **P. Holt**, H.G. Wells and the ring of Gyges, *Science Fiction Studies*, vol. 19, pp. 236-246, 1992.
- > **J. M. Walker**, Short-circuited: the isolated scientist, *H. G. Wells's «The Invisible Man»*, vol. 15, pp. 156-168, 1985.
- > **F. McConnell**, *The Science Fiction of H.G. Wells*, Oxford University Press, 1981.